

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Joao César Monteiro : Le funambule libertin

Stéphane Defoy

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/33490ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2008). Joao César Monteiro : Le funambule libertin. *Ciné-Bulles*, 26(1), 38-39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le funambule libertin

STÉPHANE DEFOY

Au début de l'année 2003 s'est éteint l'un des grands réalisateurs du cinéma portugais qui, malheureusement, n'a pas obtenu de son vivant la reconnaissance qui lui revenait. Joao César Monteiro laisse derrière lui une œuvre échappant à toute catégorisation. À travers sa démarche artistique, il développe son propre style — le montérisme — alors qu'il sème la controverse en exposant frontalement ses lubies et ses fantaisies sexuelles. Ses films, dont quelques-uns seront ultérieurement qualifiés de sulfureux par la critique en Europe, n'auront jamais été distribués au Québec. Il faut donc saluer l'initiative de la Cinémathèque québécoise d'avoir présenté, en septembre dernier l'intégrale de l'œuvre du plus iconoclaste des cinéastes portugais. Sa filmographie regroupe 10 longs métrages dont les plus importants s'inscrivent à l'intérieur d'une trilogie : **Souvenirs de la maison jaune**, **La Comédie de Dieu** et **Les Noces de Dieu**. C'est pourquoi nous nous attarderons sur ces trois bijoux empreints d'une grande liberté d'esprit.

Avant de passer derrière la caméra, Monteiro exerce, dans les années 1960 et 1970 le métier de critique de cinéma pour différentes revues portugaises. Il quitte ensuite son pays natal pour l'Angleterre où sa candidature est retenue au London School of Film Technique. De retour à Lisbonne, il expérimente la réalisation avec une série de courts métrages. C'est en 1975 que le cinéaste signe son premier long métrage avec **Chemins de traverse**, une fiction relatant le parcours initiatique d'un homme et d'une femme qui les mènera à la mer. Mais ce n'est qu'en 1989 que sa carrière prend son envol avec la sortie de **Souvenirs de la maison jaune** où Monteiro crée et interprète lui-même le personnage de Jean de Dieu, sorte de dandy désabusé et ricaner déambulant dans les vieux quartiers de Lisbonne. Le film remporte le Lion d'argent à la Mostra de Venise la même année et, dès cet instant, la critique internationale commence à s'intéresser à la démarche du réalisateur portugais. Monteiro approfondit son personnage et *alter ego* avec **La Comédie de Dieu** en 1995 et **Les Noces de Dieu** en 1997, complétant ainsi la trilogie Jean de Dieu. Questionné au sujet de ce personnage possible double de lui-même, le réalisateur répond avec son humour habituel : « De toute évidence, c'est

un hétéronyme, une projection de moi. C'est même un jeu dangereux car cela peut mener à un dédoublement de la personnalité, à la folie et à la mort probablement¹. »

Offrant son corps maigrelet, ses joues creuses, son nez surdimensionné, son crâne dégarni et sa voix lancinante à son protagoniste, Monteiro propose au spectateur une sorte de souverain venu sur terre constater le lamentable échec de sa création. Au lieu de s'apitoyer sur son sort, il préfère tourner les situations en ridicule tout en dissertant sur les vertus du sexe féminin. Ainsi, Jean de Dieu prend plaisir à taquiner et à séduire les jeunes filles en fleurs que le hasard de la vie conduit sur son chemin. Malgré son physique ingrat, il finit par les charmer de ses belles paroles. À travers des dialogues ciselés et d'une drôlerie irrésistible, le cinéaste s'amuse avec les mots comme il se moque des conventions. Mais attention! L'homme n'est qu'un beau parleur, il a des fantasmes et des lubies d'une surprenante originalité. Buvant à satiété l'eau du bain encore tiède dans lequel une prétendante s'était prélassée (**Souvenir de la maison jaune**), Jean de Dieu devient ensuite collectionneur de poils pubiens qu'il accumule dans son Livre des pensées (**La Comédie de Dieu**) pour finalement s'adonner aux plaisirs charnels avec celles qui se laissent enjôler par ses savoureuses répliques (**Les Noces de Dieu**).

Le cinéma de Monteiro pourrait être d'une désobligeante trivialité si l'auteur n'y injectait pas ce souffle jubilatoire et fantaisiste qui transforme ses désirs et ses actes les plus vils — dans **La Comédie de Dieu**, le personnage principal déflore tout de même des mineures — en réjouissantes bouffonneries. Bien que ses films soient souvent qualifiés d'impudiques, il est intéressant de constater que la sexualité n'est jamais exposée directement. Pourtant, il ressort de l'œuvre du cinéaste une remarquable sensualité puisant son essence dans les courbes féminines présentées souvent de manière suggestive. Bien que son contenu soit subversif, le travail de Monteiro cultive l'art du bon goût, s'inscrivant dans la jouissance des belles choses qu'offre l'existence. Dans plusieurs

1. Entretien avec Joao César Monteiro, *Positif*, numéro 421, mars 1996, p. 38-43.



La Comédie de Dieu avec et de Joao César Monteiro

passages exquis, la musique classique (Vivaldi, Haydn, Monteverdi, etc.) occupe une place prépondérante. Par exemple, dans **La Comédie de Dieu** — assurément le film le plus abouti du cinéaste — Jean de Dieu, enivré par des airs d'opéra, apprend à sa jeune apprentie, couchée sur un matelas pneumatique, les gestes de la nage libre. D'un lyrisme envoûtant, cet extrait résume à merveille les composantes du montérisme : volupté, sensualité, théâtralité du geste et souci de l'élégance agrémenté d'un soupçon de concupiscence.

Par conséquent, l'imagerie mise en place par l'entremise de plans-séquences parfois interminables (celui qui sert d'entrée en matière pour **Les Noces de Dieu** dure plus de cinq minutes) évite toute forme d'effets visuels distrayants et offre tout l'espace à son principal protagoniste, funambule sarcastique et hédoniste invétéré. Par-delà les formulations provocatrices mises dans la bouche de Jean de Dieu usant régulièrement de citations prises dans la Bible pour mieux les travestir à son avantage, Monteiro cherche constamment à remettre en question les idées préconçues tout à s'attaquant à toute forme de morale sentencieuse. Sous une apparence formelle empruntant chaque geste aux règles de la bienséance, son personnage central se positionne en marge du système pour mieux y observer ses dérapages. Son statut social change de film

en film, mais l'acuité de son regard demeure pertinente. Ainsi, il passe de chambreur à sans-abri dans **Souvenirs de la maison jaune** pour ensuite devenir fabricant de glace dans **La Comédie de Dieu** et terminer son cycle en riche aristocrate qui finira à l'asile psychiatrique avec **Les Noces de Dieu**. Chaque fois, l'obsédé libre penseur tire avantage des situations attirant dans ses filets les jeunes filles qui l'entourent. En bout de course, Jean de Dieu finit tout de même par payer chèrement le prix de ses escapades immorales et son commentaire critique n'en est que plus acerbe, mais toujours enrobé d'un humour malicieux.

Force est de constater que l'étrange proposition cinématographique de Joao César Monteiro dérange par son discours insolent et par ses desseins libidineux tout en fascinant par la singularité de son approche. Quoi qu'on en dise, il s'agit d'une démarche qui jouit d'une totale liberté de pensée et d'action, ne répondant qu'aux exigences de la création affranchie de toute contrainte morale. La trilogie Jean de Dieu s'avère un véritable courant de fraîcheur faisant fi des diktats gouvernant l'actuelle industrie du cinéma. Comme le souligne avec élégance Jean de Dieu dans **Les Noces de Dieu** : « Du cadavre d'un homme libre peut sortir une odeur fétide, mais jamais il n'en sortira un esclave. » Une œuvre jubilatoire et farouchement indépendante. ■